

JULES PARRY

Notice lue par EDMOND SANDOZ

Lorsque, devant les tables de bronze qui dénombrent les pertes glorieuses du Barreau de Paris, ceux de ma génération relisent les noms, toujours vivants, de Frédéric Clément, Henri Bazire, Régnier, Reverdy... leurs premiers compagnons de route, autrefois — au siècle dernier — dans ce Palais et, maintenant, d'entre nos morts de la guerre, les doyens d'âge, l'admiration pour le grand exemple venu de ces grands caractères le dispute, dans leur cœur, au regret, que le temps n'atténue pas, de si chères amitiés perdues.

Mais devant le nom d'un jeune dont il se trouve que les premières années, les premiers espoirs nous furent personnellement connus, notre sensibilité saisit mieux encore, peut-être, la cruauté et comme le vandalisme d'un Destin qui, saccageant, dans ce jardin de l'Héroïsme, les boutons aussi bien que les fleurs, n'avait ouvert ici, toutes grandes, les portes lumineuses de la vie que pour un appel — noblement entendu — au sacrifice et à la mort. C'est le sentiment, poignant, que j'éprouve à lire, gravé là, le nom de Jules Parry, devant lequel l'avenir s'ouvrait si beau, si riche de séduisantes promesses.

Dans sa famille, amie de la mienne, je l'avais connu alors qu'on le prenait encore sur les genoux et j'avais surtout gardé de lui le souvenir d'un enfant tout bouclé, plein de gentillesse et d'entrain, qui s'interrompait un instant de jouer pour écouter, gravement, nos conversations.

Cet enfant-là, je le revois, maintenant, grandi à la taille d'un héros : en 1916. Jules Parry, officier de zouaves au 2^e régiment de marche, était tué devant Verdun, après la plus dure des campagnes, après des citations magnifiques et des blessures qui lui avaient valu, avec l'épaulette, la Croix de guerre et celle de la Légion d'honneur, gagnées sur le champ de bataille.

C'était le 22 juillet, dans l'enfer de Fleury, au soir d'un combat acharné où les balles l'avaient épargné. L'ennemi vient de reculer et le lieutenant Parry, infatigable, organise hâtivement le terrain conquis, lorsqu'un éclat d'obus l'atteint en plein front et le couche, sans vie, sur ce sol rendu à nos armes par sa vaillance et celle de ses zouaves. Ces braves, qu'il aimait pour leur élan et qui le lui rendaient bien, furent les premiers à le pleurer, comme savent pleurer les zouaves : en faisant payer chèrement à l'ennemi la perte de leur jeune chef.

La belle mort ! D'un coup, sans souffrance, sans même la vision de la mort, mais dans une vision suprême de victoire. La belle mort, couronnée par la Gloire !

Mais quel malheur — inexprimable — pour celles dont il était la raison de vivre et qui attendaient, dans l'angoisse de chaque jour : une mère, une grand'mère, pour lesquelles il était tout ; une tante, aussi, qui, restée veuve du capitaine de frégate de Verzinac de Saint-Maur, n'avait pas d'autre fils — car il était pour elle un fils.

Autour de cet enfant, qui avait à peine connu son père, ces trois sollicitudes féminines s'étaient exercées si tendrement, mais avec une si sage fermeté que, s'il y avait gagné cette délicatesse, cette élégance de sentiments des adolescents élevés par des femmes, il n'avait pris aucun des travers si fréquents chez ceux auxquels a manqué, trop tôt, la direction d'un père.

Robuste, bien découplé, le visage ouvert éclairé d'un regard très franc et barré d'une moustache blonde déjà forte qui étonnait un peu, sur ces traits juvéniles, c'était un fils aimant, plein de prévenances, un bon compagnon aussi, à l'accueil cordial, un ami dévoué et, au temps des vacances, par-dessus tout, un grand chasseur. Du château de Beaufort, propriété de sa famille, dans la Creuse, il faisait le centre d'interminables randonnées, dans ce pays qu'il aimait et où une fondation pieuse, à Gouzon, rappelle aujourd'hui son nom.

La chasse est un peu l'image de la guerre — vue d'un seul côté — et, dans cette guerre de poursuite, aux émotions « captivantes », Jules Parry avait acquis ce dédain de la fatigue et des intempéries, cet oubli de tout dans l'affût, cette passion, aussi, du coup de fusil qui, pour ceux d'entre nous que la mobilisation avait trouvés ainsi trempés pour l'action, furent, aux heures dures de la campagne, d'un si réel secours et d'un si puissant réconfort — jusqu'à parer d'un attrait l'approche du danger.

La chasse fermée pour lui, avec octobre, Jules Parry se retrouvait devant les livres, animé d'une ardeur nouvelle.

Après de brillantes études, rue de Madrid, puis à l'École de droit, où il avait conquis son diplôme de docteur avec la note « bien » et les félicitations du jury, il venait de se faire inscrire parmi nous et, en attendant la Rentrée d'octobre 1914 — Rentrée manquée ! — pour laquelle le patronage d'un de nos anciens Bâtonniers lui était acquis, il s'était essayé à une incursion dans la politique.

Au parlement, au conseil général, son grand-père paternel avait tenu, dans la Creuse, un rôle considérable. Des amis pressèrent le petit-fils, qui avait à peine l'âge requis, de poursuivre cette tradition de famille, et sa campagne électorale, commencée à la dernière heure, fut menée avec tant d'entrain, de verve et rencontra de telles sympathies dans cette région où chacun le connaissait et l'aimait, qu'il s'en fallut de fort peu qu'il ne fût élu. D'aucuns pensèrent même qu'il l'eût été si la politique n'avait parfois, dit-on, des raisons que l'arithmétique pure connaît mal.

A son élection, le pays eût gagné un jeune député de l'espèce la plus rare : enthousiaste, sincère, avide... de se rendre utile — aux autres plus qu'à lui-même. Mais le destin de Jules Parry n'en eût pas été changé ; la guerre allait éclater et il n'eût, certes, pas eu la grandeur civique de « sacrifier » sa banquette dans la tranchée à son poste au Palais-Bourbon. Son courage, ses goûts, dirons-nous, étaient autres.

Les lettres, si vaillantes, qu'il écrivait du Front en témoignent assez. Avec quelle généreuse indignation il flétrissait ceux de ses anciens camarades, ou d'autres, qu'on lui disait exploiter savamment, amoureux, et en les combinant parfois, de menues infirmités ou de grandes relations pour traîner, sans vergogne, à l'arrière, et qu'on appelait des « embusqués » (terme bien impropre, d'ailleurs, car encore l'« embuscade » implique-t-elle la proximité de l'ennemi et ne va-t-elle pas toujours sans un minimum de risques, puisqu'on y fait parler la poudre) !

Déjà blessé une première fois, grièvement, dès septembre 1914, aux batailles de la Marne, il avait payé de son sang le droit de se montrer sévère pour ces robustes garçons qui sacrifiaient tout ainsi — même l'honneur — à la prudence.

Son esprit de justice, son cœur s'insurgeaient contre le pouvoir malfaisant, démoralisant de tels exemples de bien-être mal acquis, trop souvent colportés parmi ceux qui l'entouraient et qui, eux, écrivait-il, « souffrent pour mourir » !

Parole profonde, lapidaire, et combien juste pour ceux de nous qui ont vu de près ces régiments d'attaque, toujours sur la brèche et dans les rangs desquels, pour « tenir »,

à ras de terre, en dépit du froid, de la boue, de l'épuisement, des veilles sans fin, sous le harcèlement sans trêve des divers projectiles de tranchée, il fallait — avant même l'heure de se battre et de « montrer » du courage — développer une tension de l'effort et de la volonté qui semblait excéder parfois les extrêmes limites de l'endurance humaine. Comme il eût été plus facile, pour des Français, de se faire tuer à Fontenoy, au temps de la guerre en dentelles !... Et quelle longue épreuve de misère et de ténacité pour celui qui, de la vie, n'avait encore connu que les sourires !

Un jour, la lettre de Jules Parry ne vint pas rassurer — pour quelques heures — celles qui, le sachant dans la fournaise, tremblaient et priaient pour sa vie. Ce fut une lettre de son colonel... un cri, désolé, d'admiration, de regret, de respectueuse sympathie.

L'obus qui avait atteint leur enfant à la tête, frappait, ici, au cœur : la grand'mère et la mère, brisées, allaient suivre de près Jules Parry dans la tombe. Sa tante, soutenue par la pensée du pieux devoir à accomplir, voulut, du moins, ravir son corps aux remaniements incertains des sépultures du Front. Elle partit, le retrouva, et, avec une farouche énergie qui s'embarrassa peu des entraves administratives, elle l'enleva, et, en voiture, traversa la France avec lui. Terrible voyage, aidé de concours dévoués, jusqu'à Périgueux et au Petit-Change, puis au cimetière de Boulazac, où Jules Parry trouvait enfin le repos éternel, auprès des siens.

Devant la petite chapelle consacrée qui abrite sa sépulture, un service imposant et combien émouvant fut célébré en présence d'une population amie, sincèrement affligée et avec tous les honneurs dus à ce beau soldat. La riante campagne périgourdine, à cette heure, l'entoure de calme et de silence, dans ce paisible enclos auquel la terre bouleversée de Verdun l'a rendu.

Non loin de là, s'élève l'antique et vaste demeure Louis XIII du Petit-Change, où, jadis, la seule présence de Jules Parry ramenait, aux vacances, la jeunesse et la joie. C'est maintenant le Château du Souvenir.

Tout y parle du cher disparu. A l'entrée, son portrait, sous le harnois de guerre, accueille le visiteur ; ses reliques de la campagne ont, toutes, leur place et les plus simples ne sont pas les moins précieuses ; dans les communs, où il a pris ses invalides, le vieux poney de son enfance, que nul ne monta plus, achève doucement ses jours et, sur la large terrasse dont les balustres séculaires dominent le cours profond de l'Isle, un beau chêne et de grands lauriers dressent le symbole de leurs feuillages comme pour évoquer, dans ce cadre de paix, la vaillance guerrière et la gloire de celui dont ils avaient vu les premiers pas, qui les avait quittés, un jour, pour s'en aller combattre et dont la destinée avait voulu qu'il donnât sa jeune vie pour son Pays.

Sur tous ces souvenirs si cruels, si doux aussi, veille, en priant, une femme d'élite, seule désormais à ce foyer dévasté par la guerre. Seule ? Non pas : jusqu'au revoir éternel, son espérance d'ici-bas, une douce figure, celle de la Charité, a pris place à ses côtés, la console et la seconde dans la noble tâche qu'elle s'est donnée de perpétuer, en faisant le bien, une mémoire qui mérite de survivre, par droit d'héroïsme : la double « Fondation Jules Parry » créée par elle à Périgueux comme dans la Creuse et dont elle reste l'âme eût, certes, répondu au vœu le plus cher de notre jeune et glorieux confrère. Sa nature était généreuse et compatissante. C'est pour l'avoir écoutée qu'il s'était senti attiré par les traditions de charité et de désintéressement dont l'Ordre s'est toujours honoré. A maintenir, pour sa part, ces hautes traditions, il eût apporté le meilleur de lui-même, si la guerre ne nous l'avait pris. Trouvons là une raison nouvelle de déplorer cette perte pour notre Barreau et gardons le souvenir de Jules Parry, en nous rappelant, non sans une respectueuse et discrète commisération, l'apostrophe pathétique dont nous aurions pu faire, ici, une épigraphe :

« O guerre, détestée des mères... »